Livraison 2me. | 2e SÉRIE. | Tome 3.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 3246.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez M. H. Billard, coin Chartres et Bienville.

NOUVELLE-ORLÉANS:
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1884.

COMPTES-RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans, 1er Mars 1884.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des réglements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

LE TRIOMPHE D'UNE FEMME.

IV.

> " Hélas ! que de misères engendrent les guerres civiles !"

Nous l'avons déjà dit : les propriétés de M. de Lestang furent confisquées. Sa famille en fut chassée !.... sa femme et ses filles, hier encore les favorisées de la Fortune, durent aller grossir, à la Nouvelle-Orléans, le nombre des victimes de la guerre civile ! Là, dans cette bonne ville qu'il nous faut d'autant plus chérir qu'elle fut toujours un foyer ardent de

bonté et de générosité, là, disons-nous, trouva asile la jeune épouse qui, à l'époque de son mariage, semblait devoir toujours ignorer les douleurs de l'adversité ! Elle y lutta courageusement, sans jamais oublier, dans ses prières quotidiennes, d'invoquer le Ciel en faveur de ses compatriotes combattant pour la plus noble de toutes les causes. Sa piété reposait sur la charité pour tous, car, disait-elle à ses enfants :

—Priez non seulement pour votre père, mais pour tous ceux qui souffrent, car tous les hommes sont les fils de Dieu et, tous, ont droit à sa protection—selon leur degré de perfection morale, bien entendu. — Puis, quelques grosses larmes roulaient dans ses beaux yeux !....

* * * * * * *

La guerre prit fin, et ramena dans leurs foyers ceux que les balles ennemies avaient épargnés. Mme de Lestang remercia la Providence de lui avoir rendu, sauf et couvert de gloire, le père de ses enfants ; celui pour lequel, répétait-elle, poétiquement : son affection n'aurait jamais ni "la fragilité du verre ni l'espace d'un matin, seulement."

—Évidemment, disait-elle à son mari, nous n'avons plus l'opulence du passé ; nos richesses ont disparu ; et notre pain quotidien devra nous être donné par le Travail ! — mais, courage, cher ami ! ne désespérons pas ; unissons nos efforts. Moi, je coudrai, j'enseignerai, et m'occuperai de notre petit ménage ; toi, tu obtiendras un emploi rémunérateur, car il est bien impossible que ton éducation complète ne t'ouvre pas, bientôt, le chemin que je te souhaite.

M. de Lestang écoutait, religieusement, les paroles fortifiantes de sa courageuse femme. Il se demandait comment une créature qui n'avait connu que le luxe et qui avait occupé le rang social le plus élevé, pouvait être douée de tant de philosophie ;.... mais, en présence des souffrances qu'endurait sa famille, ses yeux se mouillèrent de larmes et il sentait le découragement le gagner ! Il se voyait pauvre, très pauvre ; et la pauvreté, disait-il, est un état qui, souvent, chasse les amis, car on semble en craindre la contagion ! Cet homme, si intrépide sur les champs de bataille, était anéanti en face des

difficultés de la vie ! Les splendeurs du passé lui revenaient à l'esprit, et il les regrettait d'autant plus qu'il se croyait incapable de parer les coups de l'adversité ; toutefois, il chercha à se caser, et ne trouvant pas l'emploi dont le salaire aurait tant aidé à l'entretien des siens, il devint morose, oublia sa dignité personnelle, et demanda à la débauche alcoolique l'oubli de ses chagrins ! L'abrutissement le plus complet était devenu son état ordinaire ; et cet homme, autrefois si délicat, était transformé en un être abject qui semait la honte parmi ceux qu'il était de son devoir de protéger et d'aimer!

Une femme de l'éducation supérieure de Mme de Lestang ne pouvait que souffrir, cruellement, de la bestialité dont son mari était devenu l'image. Par tous ces moyens à la fois si doux et si persuasifs dont la nature a doté la femme, elle chercha à l'arracher au vice. Elle ne réussit pas ! et quand, enfin, elle se convainquit que M. de Lestang était un danger pour ses enfants, un immense exemple d'immoralité, elle fit part de sa douleur, de ses craintes, à quelques personnes qui lui conseillèrent de demander au divorce la cessation des maux qui l'affligeaient !

Troublée par ces conseils, la pauvre jeune mère de deux petites filles,— dont l'aînée comptait à peine dix ans, — allait néanmoins se décider à demander à la Justice des hommes de la séparer de celui qu'elle aimait encore, cependant ! lorsque son cœur hésita, et l'idée lui vint de ce mot de Voltaire : "tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment de femme."

Cette pensée du philosophe de Ferney l'arrêta, autant que le souvenir de l'engagement qu'elle avait juré aux pieds des autels.

— Oui, pensa-t-elle, avant de me décider à suivre les conseils qui m'ont été donnés, consultons mon cœur ; voyons s'il peut se passer de celui qu'on me dit d'abandonner à son triste sort.

Meurtrie, hésitante, accablée, elle invoqua la Providence ; elle demanda à Dieu de la guider ; . . . . . . et, le lendemain, le Ciel la conduisit à la vieille chapelle obituaire de la Nouvelle-

Orléans, où habitait un saint homme : le Rév. Père Turgis.

Ce vieux soldat de Dieu et de la Confédération ; cet honnête breton qui méprisait les balles ennemies et dont la bravoure était égale à sa robuste foi chrétienne ; ce prêtre respecté, que vingt mille Louisianais suivirent, les larmes aux yeux, jusqu'à la fosse où reposent ses restes mortels ; ce grand cœur que nous avons tous aimé, qui nous aimait tant, et dont nos générations futures chériront, éternellement, la mémoire ; ce saint homme reçut Madame de Lestang avec cette bienveillance paternelle qui lui était naturelle et qui soulage tant les âmes souffreteuses.

Elle lui fit l'aveu de sa quasi-détermination de rompre avec son mari et le pria de l'aider de ses conseils.

— Volontiers, mon enfant, répondit-il. Tout d'abord, ma fille, laissez-moi vous dire que cet abandon serait une lâcheté. Ne pas savoir ou ne pas vouloir porter sa croix en ce monde, est un acte que qualifie le mot que je viens de prononcer. Vos souffrances sont des épreuves ; et, croyez-moi, votre victoire sera bien douce à Dieu, et à vous-même, si, par les nombreuses qualités qui vous distinguent, vous arrivez à ramener votre mari au bien. Ne l'abandonnez-donc pas ; rappelez-vous les promesses que vous fîtes à Dieu en épousant M. de Lestang. Souvenez-vous de l'allocution du prêtre en cette occasion solennelle, où il vous fut dit que la vie n'était pas sans épines. Ah ! mon enfant, rejetez les conseils irréfléchis et anti-chrétiens qui vous ont été donnés ; faites face, par votre courage, aux maux qui vous accablent ; demandez au Ciel de vous armer de toutes ces forces qui permettent à la femme, vraiment chrétienne, d'aplanir les aspérités de l'existence humaine ; et, croyez-moi, Dieu ne restera pas sourd aux ferventes prières que vous lui adresserez. Courage, donc, madame, et soyez assurée que j'unirai mes prières aux vôtres pour l'accomplissement de la bonne-œuvre que je vous conseille."

Ces bonnes paroles de l'excellent prêtre agirent sur l'âme inquiète de Mme de Lestang, comme un baume salutaire sur une plaie profondément ulcérée. Après les avoir entendues, elle se sentit plus forte, plus résignée, plus chrétienne. Elle

se reprocha d'avoir conçu l'idée de fuir le sentier des devoirs que Dieu a imposés à la femme ; elle pensa que, comme épouse, elle avait, à l'égard de son mari, une mission évangélique à remplir, et elle résolut de ne rien négliger pour retirer le père de ses enfants de l'abîme dans lequel le désœuvrement et le découragement l'avaient plongé.

Dès cet instant, elle se mit à l'œuvre. Femme de haute éducation, elle ne reprocha pas, en termes acerbes, à M. de Lestang son inconduite ; mais elle l'attaqua par les moyens les plus doux, les plus intelligents. Elle parla à son cœur ; elle lui fit un tableau de la déconsidération dont la société punissait ceux qu'elle n'estimait pas ; elle lui rappela cette parole évangélique : " Aide-toi et le Ciel t'aidera," et fit ressentir tout ce que cette promesse offre de consolations et d'enseignements ; elle appela ses regards sur les deux petites innocentes que Dieu leur avait données et qui tremblaient à la vue de leur père, au lieu de jouir de son amour et de sa protection ; elle l'exhorta à revenir à cette dignité personnelle qui l'honorait tant, à fuir la mauvaise compagnie,......enfin, chaque entretien se terminait par des supplications qui remuaient profondément l'âme de l'ancien officier confédéré.

Cette tactique ne tarda pas à donner d'excellents fruits ; car, en moins d'un mois, M. de Lestang s'était réformé et marchait dans le chemin du devoir et de l'honneur. Il abandonna ces fréquentations malsaines qui l'avaient arraché de la bonne voie, chassa les idées sombres qui l'obsédaient et le paralysaient, se remit à prodiguer à ses enfants les douces caresses du passé, et s'enrola, enfin, sous la bienfaisante bannière du Travail !

Le succès vint, vite, récompenser son retour au bien. Un emploi lucratif lui fut offert ;.... et il y avait environ quinze mois que son intelligence, sa probité et ses labeurs avaient transformé sa maisonnette en un séjour où un peu d'aisance régnait et où l'on s'aimait tendrement,.... lorsque la mort vint le ravir à l'amour des siens et à l'estime de ses concitoyens !

* * * * * * *

L'argent ! — cette chose indispensable ; ce cancer de l'âme des avares ; cet aliment de la vanité des cerveaux creux ; —

l'argent, disons-nous, manquait à la pauvre famille pour assurer à M. de Lestang des funérailles en rapport avec son rang social. Aussi, dût-on déposer son cercueil dans une fosse commune, sur le tertre de laquelle l'infortunée Mme de Lestang, mieux au courant que personne de la vraie cause de la mort prématurée de son mari, planta une croix de bois portant cette simple mais éloquente inscription :

Ci-gît
GASTON DE LESTANG,
Mort—à l'âge de 33 ans—
de chagrin !

V.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

J. RACINE.

Il y avait environ un mois que M. de Lestang n'était plus et que les siens le pleuraient encore comme doivent l'être les bons parents meurtris par la souffrance, lorsque sa jeune veuve, séchant momentanément ses larmes, se mit à envisager, froidement, l'horrible situation que lui imposait la fatalité. La rente mensuelle qu'assurait le travail de son mari ne viendrait plus aplanir ces mille et une aspérités qui hérissent la voie de ceux que la fortune ne favorise pas, car cette rente, comme l'âme de celui qu'elle aimait tant, s'était envolée pour toujours. L'extrême pauvreté ! — ce spectre hideux qui nous glace tous d'effroi, s'offrait à son esprit sous ses formes les plus redoutables ! Le désespoir semblait vouloir la gagner ; et son imagination, épouvantée, lui faisait entrevoir l'avenir sous ses couleurs les plus sombres ! La pensée que le pain quotidien manquerait, très-prochainement, à ses deux enfants ; l'idée qu'elle entendrait, bientôt, la voix courroucée du propriétaire mécontent ; la crainte que sa pénurie ne lui permettrait pas de garantir ses chérubins contre les rigueurs de la saison froide ; enfin, sa peur de l'indigence ; — tout cela abîmait l'infortunée louisianaise et semblait devoir l'anéantir !

— Seule, se disait-elle ; sans moyens pécuniaires ; sans parents pouvant me secourir ; sans amis vrais ; sans rien, en un mot, me permettant d'espérer la cessation de mes maux, que deviendrai-je, ô mon Dieu ! sans votre appui ? Prenez-nous, je vous prie, sous votre égide bienfaisante ! faites que je sois courageuse ! éloignez de nous les tortures de la faim ! et ordonnez, Seigneur, que, par le travail, je puisse arriver à donner à mes enfants cette éducation supérieure sans laquelle l'obscurité est notre partage ici-bas !

A peine eut-elle parlé ainsi au Ciel, qu'elle crut se sentir forte ; et, attirant ses enfants, elle les pressa contre son cœur en les couvrant de ces baisers si sincères, si doux de l'amour maternel.

—Celui qui fut votre père, leur dit-elle, n'est plus, mes chères filles, pour vous continuer et ses caresses et sa protection ! mais, moi, mes enfants, je vous reste et, Dieu le permettant, je prouverai qu'une femme qui a du cœur, qui est patiente, qui croit en Dieu, et qui est convaincue que le Travail est le remède, par excellence, contre la misère, peut affronter tous les obstacles.

Son cœur n'était donc pas fermé à l'espérance ; car, femme de haute intelligence, elle savait que pour être fort il ne faut pas désespérer et que le découragement n'est pas la pierre de touche des caractères bien trempés. Aussi, après son invocation au Ciel, elle se demanda ce qu'elle ferait pour agir contre le sort. L'enseignement lui était, évidemment, une carrière possible, grâce à l'excellente éducation dont l'avait dotée la France. Instruire des enfants et . . . . coudre ! —voilà le cadre que lui offrait la nécessité, et auquel elle se soumit avec d'autant moins d'hésitation qu'en dehors de ces deux moyens la femme, en Louisiane, n'a guère d'autres cordes à son arc pour lutter contre les coups redoutables de l'adversité ! Et de cette lutte, disons-le avec douleur, la femme infortunée ne sort que rarement victorieuse, car quel avenir peut assurer l'enseignement au grand nombre de celles qui s'y adonnent ? — quel petit morceau de pain noir est souvent la récompense de la courageuse couturière !

Certes, la pensée de solliciter du travail de ces confectionneurs dont les richesses sont, souvent, la résultante de l'exploitation de la femme, choquait la fierté de Mme de Lestang; certes, la perspective d'un travail épuisant par sa continuité autant que par sa rétribution insuffisante, n'avait rien de fort consolant, mais .... " que la volonté de Dieu soit faite," se répétait la pauvre mère, chaque fois que son orgueil de race raffinée semblait vouloir s'opposer aux exigences des événements.

— Ah, horrible misère! s'écria-t-elle un jour, que tu rabaisses ceux qui, comme moi, surtout, proviennent de ces sphères de la société où ton immonde influence est inconnue! Que d'humiliations, que de douleurs, tu imposes! Cause vraie de la déchéance morale des esprits faibles, ton fruit se nomme la Corruption, et c'est ton génie malfaisant qui forme ces pentes rapides d'où glissent tant de découragés dans le gouffre de l'avilissement. Mais, pour te vaincre, infâme! pour anéantir ton souffle malsain; pour imposer silence à ta voix machiavélique; je t'opposerai le Travail — seule force capable de te terrasser!......

Le travail! — mais, c'est la nourriture du pauvre; c'est la consolation du riche; c'est la joie pour tous; c'est la plus sublime de toutes les prières!.... sans lui, l'ennui nous dévorerait, la civilisation ne serait pas, l'immobilité dominerait et l'âme humaine serait l'image d'un cloaque!.... Et pourquoi n'adorerions-nous pas le Travail? pourquoi ne pas le déifier? pourquoi ne pas lui élever des autels? — n'est-il pas la source du bien, du beau? n'ennoblit-il pas? n'est-ce pas le meilleur ami de l'homme? le plus sûr rempart à opposer au vice? ....

Après ces nobles réflexions, Mme de Lestang se prépara, courageusement, pour la pénible lutte de la vie. Elle sollicita, tout d'abord, des élèves pour le pensionnat dont elle rêvait depuis longtemps la fondation. Nombreuses étaient les personnes qui lui avaient promis leurs enfants; mais, quand vint l'heure de l'exécution, la malheureuse femme eut, encore une fois, la preuve que la race des " prometteurs qui ne tiennent pas " n'était pas éteinte. Toutefois, ayant foi en la persévé-

rance, elle continua à exercer son activité pour réaliser le projet qu'elle avait conçu ; .... mais il était écrit que ses efforts n'aboutiraient pas !

Abandonnée, même par quelques uns de ses obligés des temps passés, elle eut honte pour eux, perdit un instant courage, tout en pensant que la reconnaissance est une fleur qui se fane vite dans certains cœurs ! .... Oserons-nous le dire ? — des méchants conspirèrent contre sa réussite en affirmant qu'une louisianaise était inapte à enseigner, correctement, la langue de Racine, de Fénélon et de Bossuet !

Cette objection était souverainement absurde ; car il est incontestable que la louisianaise instruite est un excellent professeur de français. A ce fait, nous pouvons ajouter, sans craindre le démenti, que la langue française, parlée par celles de nos compatriotes qui l'ont sérieusement étudiée, est d'une douceur, d'une élégance incomparables, car l'accent si agréable, si harmonieux de la créole distinguée ajoute, beaucoup, aux charmes naturels de l'idiome de nos pères .... Néanmoins, l'echec de Mme de Lestang l'assombrit énormément ; et quand on lui fit part de l'objection insensée que nous avons mentionnée, elle sourit de pitié, et se rappela cette parole du Christ : — " Aucun prophète n'est bien reçu en son pays ! "

— Soit, murmura-t-elle,—à la couture—maintenant,.... ma seule ressource !.... Mes pauvres enfants ! cette école, à laquelle il ne faut plus penser, eût été pour vous, surtout, le foyer de l'éducation qu'il faut que vous possédiez afin de conquérir l'estime et l'admiration du beau monde. Hélas ! c'est aux boutiques qu'il faudra que je m'adresse, désormais, pour obtenir les miettes qu'elles accordent aux femmes nécessiteuses !.... Est-il, mon Dieu, une créature plus malheureuse que moi !....

Concernant les ateliers de confection de vêtements, elle obtint les informations qui lui manquaient ;.... et, un Lundi matin, on vit une femme jeune, jolie, à la mine aristocratique et modestement vêtue, sortir, le regard soucieux, les yeux humides, d'un atelier...., tenant un énorme paquet à la main !

Notre plume inhabile n'entreprendra pas de dire ce que

souffrit ce caractère supérieur, cette nature si distinguée, si délicate, en entendant le patron lui recommander d'un ton sec et sévère de " bien soigner l'ouvrage." Certes, elle lui devait des remerciements pour le travail qu'elle obtenait; toutefois, le langage impératif du boutiquier lui serra le cœur, et elle le quitta en éprouvant une cruelle humiliation....

Femme d'élite; femme aux études fortes; femme dont l'extrême délicatesse et la haute dignité étaient les fruits de plusieurs générations distinguées; femme dont la remarquable éducation lui avait gagné l'admiration des intelligences les mieux cultivées de la société, Mme de Lestang avait le plus profond mépris pour les cerveaux creux basant leurs prétentions à la considération uniquement sur les richesses octroyées par le hasard. Aussi, se révoltait-elle en présence de la théorie de l'égalité sociale, qu'elle qualifiait d'utopie, et souffrait-elle, cruellement, alors que sa position difficile l'obligeait à feindre de reconnaître au parvenu un rang, une autorité, contraires à la hiérarchie sociale fondée sur la culture de l'esprit.

En cela, elle avait parfaitement raison; car admettre que l'argent nivelle tout, c'est méconnaître les droits de la supériorité de l'éducation; c'est injurier la civilisation qui, en somme, est le fruit du beau; c'est réclamer en faveur du cuivre une valeur numéraire identique à celle de l'or, tout simplement parceque l'un et l'autre sont des métaux! ... Tant que les hommes occuperont notre globe terrestre, les rangs sociaux les distingueront selon leur mérite personnel; et il est éminemment moral que cela soit, car autrement on verrait encenser l'ignorance opulente et méconnaître à la distinction sa valeur réelle. Or, cela serait le comble de l'absurdité. Prenons-en donc notre parti; et, tout en reconnaissant à l'argent une très grande puissance, soyons bien convaincus qu'il ne peut pas plus remplacer la supériorité des esprits élevés, qu'il ne peut faire préférer l'odeur du chou à celle de la rose.

* * * * * * *

Mais à quoi aboutissent, le plus souvent, nos doléances contre les arrêts du Destin, sinon à creuser, plus profondé-

ment, les sillons de nos misères? .... Aussi Mme de Lestang imposa silence à son âme troublée et, acceptant l'ouvrage offert, regagna son pauvre logis non, toutefois, sans avoir laissé couler d'abondantes larmes! En la voyant rentrer, porteuse de "*quelque chose*," ses enfants battirent les mains de joie en lui disant:

—Des gâteaux?—n'est-ce pas?

—Non, mes chéries, répondit-elle d'une voix émue, ... c'est du pain! ... du pain à gagner!

—Tant mieux, chère mère, car nous avons très faim, n'ayant rien mangé aujourd'hui.

—Qu'entends-je?—et qu'avez-vous fait du pain de ce matin?

—O mère, nous l'avons tout donné à un pauvre vieillard qui est venu nous demander l'aumône.

—Vraiment, mes adorées!—eh bien, c'est une très bonne action qui vous gagnera les bénédictions du ciel; ... ce dont nous avons le plus besoin à l'heure présente!

Et, heureuse des excellentes dispositions chrétiennes de ses enfants, la bonne mère donna à chacune d'elle une petite pièce de monnaie tout en les comblant de caresses.

* * * * * * *

VI.

Dès l'après-midi du jour où s'accomplit ce que nous venons de relater, la machine-à-coudre de notre héroïne allait bon train. Cela continua ainsi toute la semaine, et la courageuse mère se levait dès l'aube pour ne se reposer qu'à l'heure de la fermeture des théâtres. Pendant qu'elle travaillait, ses deux enfants s'appliquaient, sous sa direction, à leurs études et s'enrichissaient, peu à peu, des joyaux précieux de l'instruction.

Tant d'assiduité, tant de fatigues auraient dû rapporter largement à la victime de notre révolution; mais ce que donne à la couturière une longue journée de labeur lui permet

rarement de joindre les deux bouts. Soixante sous ! — voilà ce que gagnait, quotidiennement, la mère dévouée dont nous écrivons l'histoire ; —c'est-à-dire exactement ce qu'il faut pour ne pas périr d'inanition. Son gain était donc insuffisant. A la tâche presqu'incessamment ; souffrant cruellement des privations que le malheur imposait à ses enfants, et accablée par mille tourments moraux qui ne sauraient échapper à l'intelligence du lecteur, la santé de Mme de Lestang fut, au bout de quelques mois, sérieusement compromise. Elle dût prendre le lit qu'elle garda six semaines, et quand elle le quitta ce fut pour entrer dans une de ces convalescences longues et difficiles à diriger. Enfin, grâce aux soins éclairés d'un médecin distingué, la pauvre malade recouvra la santé, mais il lui fallut renoncer au travail de forçat qui avait failli de la conduire au tombeau.

Mais que faire ? — à quelle occupation demanderait-elle sa pitance de chaque jour ? — et ce loyer à payer mensuellement !... voilà des tourments qui troublent l'âme la plus forte, et qui semblaient devoir conduire la pauvre Louisianaise au découragement le plus complet. Un jour, alors que midi avait sonné et que sa famille pleurait de n'avoir pas encore mangé, elle s'oublia au point de proférer ce reproche sacrilége: "Mais, mon Dieu ! comment admettre votre justice alors que vous accordez tout aux uns, et rien aux autres !"

Nous l'avons souvent écrit dans ce récit : sous tous les rapports, Mme de Lestang était une femme supérieure. Elle avait abordé, plus d'une fois, les concours littéraires avec succès, et les sciences exactes, de même que le dessin, la peinture et la musique, faisaient partie de ses brillantes connaissances.

Souffrir de la faim, n'être couvert que par des guenilles, alors que l'on possède un cerveau aussi richement orné, n'est pas chose étrange, car chacun sait que les goûts de la Fortune ne sont pas toujours délicats, et qu'il lui arrive trop souvent, hélas ! d'accorder ses faveurs aux moins dignes, aux moins méritants !

Notre héroïne réunissait donc tout ce qui rend apte à l'en-

seignement complet; et quoique ses enfants fussent encore bien jeunes, il était aisé, en les écoutant, de se convaincre que leur précepteur était digne du premier rang. La couture mise de côté, irrévocablement, Mme de Lestang revint à son idée des jours passés : de fonder à la Nouvelle-Orléans une maison d'éducation d'un ordre élevé; .... mais, sans protection aucune, sans ces capitaux indispensables à toute entreprise, elle se vit contrainte de placer son désir parmi les rêves irréalisables! La désolation fut grande; le naufrage lui sembla inévitable; son cerveau, ébranlé par tant de déceptions, par la perspective d'une misère sans fin, perdit ses forces, momentanément, — et la pauvre victime arriva à demander à Dieu la mort pour elle et pour ses enfants!

* * * * * * *

Mais tout prend fin en ce monde! .... les épreuves, comme les richesses, n'ont qu'une durée relative..... Un matin, alors que les douleurs de la faim torturaient l'infortunée famille de Lestang; alors que chacun de ses membres, les yeux enfoncés et la face amaigrie, était l'image de l'extrême pauvreté; alors que l'espérance semblait n'être plus qu'une vaine illusion; et, alors, enfin, ... que Mme de Lestang, complètement anéantie, fixait un regard résolu sur une petite fiole contenant un poison violent! .... un bruit se fit entendre à sa porte, et on lui remit de la part d'un voisin un journal contenant l'annonce d'une famille des plus distinguées de la cité demandant un professeur de français pouvant, aussi, enseigner la musique.

Etait-ce la délivrance? — nous le saurons bientôt; toujours est-il que la fiole au liquide meurtrier lui tomba des mains et que, s'agenouillant, elle réclama, avec ferveur, le pardon du Ciel pour avoir pensé à mettre fin à ses jours.

Vite, elle courut à l'adresse indiquée, ... et, trois jours après, elle et ses enfants habitaient un petit pavillon attenant à la demeure des parents de la jeune fille dont on venait de lui confier l'éducation. Son nouveau local était tout ce que peut se souhaiter la femme la plus habituée au luxe; aussi, à peine en prit-elle possession, qu'elle se sentit dans le milieu qui correspondait à ses goûts élevés, à sa valeur intellectuelle

et à l'éducation première qu'elle avait reçue. Son bonheur était tellement complet qu'elle oublia un instant la misère des griffes de laquelle elle venait d'être arrachée. C'est toujours ainsi : un moment heureux efface le souvenir des jours malheureux.

La famille qui fut pour Mme de Lestang son ancre de salut, voulut que les deux petites filles du nouveau professeur fissent classe avec leur enfant. Cela convenait admirablement à notre charmante compatriote qui savait que l'enseignement mutuel est, de toutes les méthodes, la plus profitable à la jeunesse. Elle se rendit donc avec empressement au vœu de ses nouveaux amis, et commença, immédiatement, ces études qui préparent les jeunes intelligences pour ces luttes de la vie où l'on rencontre plus de ronces et d'épines que de roses et de lauriers!

Quand Mme de Lestang eut la certitude que ses filles bénéficieraient des classes de la charmante élève dont elle assumait la direction, elle eut un nouveau motif pour remercier le Ciel des faveurs dont elle se sentait comblée. Dans le milieu si convenable où la Providence venait de la placer, elle était vraiment heureuse et comparait son bonheur à ce qu'éprouve le naufragé arraché de la fureur des flots. Désormais, elle s'occuperait d'études sérieuses ; donnerait tout son temps au développement des facultés intellectuelles de ses trois élèves ; ne connaîtrait plus ces froissements douloureux des inégalités sociales que lui avait imposés l'infortune ; respirerait, dans une atmosphère distinguée, ces charmes sans lesquels le vrai bonheur n'existe pas pour les natures d'élite.... quelle douce métamorphose! se répétait-elle souvent ; que l'avenir me semble riant aujourd'hui! et qu'il est bon de croire que mes tribulations récentes ne reviendront pas!......

Et,.... comme le cœur d'une mère, longtemps à l'avance, est toujours plus ou moins agité par les vœux qu'elle forme pour l'établissement futur de ses filles, la pensée vint à Mme de Lestang que — peut-être! — du cercle social élevé au sein duquel elle vivait maintenant, pourraient bien surgir,

plus tard, deux charmants petits *messieurs* pour ce qu'elle nommait " ses deux anges."

* * * * * * *

Il arriva que ces vœux furent exaucés!.... Après six années passées dans la famille qui eut pour Mme de Lestang tous les égards que la bonne compagnie prodigue toujours aux gens de haute valeur morale et intellectuelle, il fut facile de constater que le professeur avait complètement réussi à doter ses trois élèves de ces charmes de l'esprit et du cœur sans lesquels la femme, quelle que soit sa beauté physique, ne dure que " ce que durent les roses : l'espace d'un matin." On aura beau dire, beau écrire, beau faire, la société reconnaîtra toujours pour souveraines les intelligences d'élite ; et quel que puisse être le prestige de ceux que le hasard fait monter, momentanément, à la surface, ce prestige ne sera qu'éphémère, car l'obscurité disparaît en présence de la lumière.... Donc, Mme de Lestang, grâce à sa volonté et à sa persévérance, avait fait de ses élèves trois joyaux étincelants destinés à produire grand effet dans le beau monde. Le caractère de ses deux filles, surtout, était d'une douceur inaltérable ; leur beauté était citée ; et, au nombre de leurs qualités, figuraient cette modestie et ce sens élevé de la dignité personnelle qui ajoutent tant aux séductions de la femme.

Nadine et Berthe de Lestang, — (ainsi se nommaient ces deux charmantes louisianaises) — conquirent, vite, l'estime et l'admiration de la société. Les plus beaux salons se les arrachaient : chacun voulait, semblait-il, s'honorer en comptant parmi ses invités les deux victimes de la misère d'autrefois, mais les deux reines de beauté, d'élégance et de modestie d'aujourd'hui. Leur succès fut immense ; tous les papas les souhaitaient à leurs fils ; et.... nous avons ouï dire que leur perfection était telle qu'elle eût suffi pour transformer en ange la belle-mère la plus acariâtre!....

Deux années ne s'étaient pas encore écoulées après l'entrée dans le monde de ces deux natures hors ligne, qu'une rumeur se répandit : " Nadine serait bientôt unie, par les liens du mariage, à un jeune breton, officier de la marine de guerre

française, et des promesses solennelles auraient été échangées entre la cadette et un louisianais aussi distingué par les qualités du cœur que par celles de l'esprit."

Ces rumeurs devinrent des faits, six mois plus tard! .... et de Bretagne, où Mme de Lestang avait accompagné les nouveaux mariés, cette femme au cœur d'or nous honora d'une lettre d'où nous extrayons les passages qui suivent:

"Etre loin de notre chère Louisiane, voilà mon seul regret ici .... Veuillez bien croire que ce que souffrent encore un grand nombre de mes compatriotes du cataclysme déterminé par notre guerre civile ne s'est pas effacé de ma mémoire, car j'en ai eu ma grosse part; .... mais, ne pensons au passé que pour mieux regarder l'avenir. Dites, donc, à tous ceux que j'aime en Louisiane, c'est-à-dire à tous les louisianais, de ne pas désespérer, mais de travailler sérieusement. Qu'ils ne permettent pas à l'oisiveté,—et je m'adresse aux femmes aussi bien qu'aux hommes,—d'empêcher leur intelligence de donner les beaux fruits qu'elle a toujours produits lorsqu'on ne la négligeait pas; qu'ils s'adonnent à la lecture, à l'étude, si fertiles en bons résultats, et qu'ils soient bien convaincus que ce n'est qu'après avoir passé par les mains du lapidaire que le diamant est vraiment beau. Or, les livres, l'étude, sont les meilleurs des lapidaires....Enfin, mon cher docteur, si l'on vous demandait le secret de mon triomphe,—car avoir été sans pain et être si heureuse, aujourd'hui, est un grand triomphe,—répondez je vous prie, qu'il faut l'attribuer à Dieu et au Travail.

DR. O. HUARD.

Séance du 28 Décembre 1883.

PRÉSIDENCE DE M. BERNARD.

A huit heures la séance est ouverte.

Le procès-verbal de la séance régulière du 23 Novembre, et celui de la séance publique du 16 Décembre, sont lus et adoptés.

La lecture d'une comédie en un acte, dont M. Bernard est l'auteur, est annoncée pour la prochaine séance.

A l'occasion de la fin de l'année, M. Bernard lit un petit manuscrit dans lequel il rappelle sommairement les fêtes que les Romains avaient instituées pour célébrer le retour périodique de cette division du temps. Il finit en consacrant un pieux souvenir à ceux de nos collègues que la mort a enlevés, et en exprimant des vœux pour la prospérité future de l'Athénée.

La communication de M. Bernard provoque un échange de réflexions sur la manière dont s'est passée, en l'année 1883, la nuit de Noël à la Nouvelle-Orléans. Les organes de la presse ont unanimement déploré le dévergondage de bruit qui a fait de la rue du Canal, en cette circonstance, le théâtre d'une bacchanale tellement grossière que les gens raisonnables croyaient assister à une orgie de fous furieux ou de sauvages s'excitant au combat. On a vu là une nouvelle manifestation de la tendance qui porte, de plus en plus, certains éléments de notre population au mépris des droits du public, la rue devenant la propriété exclusive d'égoïstes qui s'y amusent comme bon leur semble, ou y vident leurs querelles à coups de revolver.

Madame Allain fait présent de plusieurs exemplaires de son *Paris-Rapide*, nouveau guide destiné à renseigner le voyageur sur les diverses voies de transport dans la

grande métropole, et sur les monuments, musées, hôtels, églises, etc., qui doivent fixer plus particulièrement son attention.

L'Athénée doit des remerciements à Monsieur Henri Pène DuBois, pour l'envoi d'une brochure écrite par lui en anglais sur l'histoire et l'art de la reliure, œuvre d'érudition dont la lecture est d'autant plus agréable que la richesse du fond est rehaussée par l'élégance de la forme.

La Société a reçu les derniers numéros parus du Bulletin de la Société d'acclimatation de France, de la Revue politique et littéraire de Paris, de la Revue canadienne, de Science (Cambridge), du New Orleans Medical and Surgical Journal, la Gazette officielle du Bureau des patentes (Washington), le Meschacébé, le Petit journal de San Francisco, l'Observateur de St. Martinville, El Renacimiento de Tegucigalpa (Honduras).

Séance du 11 Janvier 1884.

Présidence de M. le Général Beauregard.

A huit heures la séance est ouverte. Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 23 Décembre 1883.

La parole est à M. Bernard pour lire une comédie en un acte, de sa composition et ayant pour titre : " Un début ; " jolie et gaie petite pièce, qui pourrait se jouer dans un salon, comme un proverbe, et que les abonnés de notre journal liront sans doute avec autant de plaisir que les collègues de l'auteur en ont eu à l'écouter.

M. Bussière Rouen lit le rapport suivant sur l'envoi de M. Henri Pène DuBois, dont il est fait mention dans le procès-verbal lu à la séance précédente.

" M. Henri Pène DuBois correspondant du LIVRE aux Etats-Unis, dit M. Bussière Rouen, vient d'honorer l'Athénée par l'envoi de son dernier ouvrage en anglais intitulé "Historical Essay on the Art of Book-binding."

"En voyant, tout d'abord, le titre de ce travail, on cherche en vain ce qui peut être dit sur l'art de relier. Pourtant, l'originalité de ce sujet éveille, chez le lecteur, une curiosité, qui, à mesure qu'on lit, se change en un sentiment d'intérêt croissant.

" M. DuBois nous fait parcourir l'histoire des reliures, depuis son début jusqu'à nos jours, et réussit avec talent à grouper, dans sa trop courte monographie, tous les faits historiques et instructifs qui se rattachent au sujet qu'il a si bien traité. Le luxe des anciennes reliures et leur valeur artistique forment une partie saillante de son Etude, et le nombre des ouvrages célèbres qu'il y cite nous fait vite apprécier toute la patience dont s'est armé l'auteur en faisant ses recherches. Il nous donne, à propos du Missel d'Henri VIII, la description poétique qu'en a faite Skelton, vieux poète anglais qu'on nomme bien rarement, mais qui a laissé de bien jolis vers.

" En somme, par son travail sérieux et son style captivant, M. DuBois nous démontre que l'aridité du sujet qu'il a choisi, n'est qu'apparente."

Répondant à quelques questions au sujet de la prochaine publication de l'ouvrage rendant compte de ses opérations pendant la guerre de sécession, M. le Général Beauregard est amené à parler plus particulièrement de la défense de Petersburg. A la lecture du récit rédigé par M. le juge Alfred Roman, d'après les documents fournis par le Général Beauregard, on sera certainement étonné de l'exiguité des moyens que le général avait à sa disposition, pour opposer aux masses du général Grant une résistance qui permit à Lee d'arriver avec l'armée de

la Virginie du Nord, et d'empêcher la prise de Richmond dès le commencement de l'été de 1864. Les explications du général Beauregard remplissent la dernière partie de la séance.

A dix heures moins un quart l'ajournement est prononcé.

UN DÉBUT.

Le théâtre représente un appartement avec une fenêtre au fond et de chaque côté une porte.

ACTE I.—SCÈNE I.

Madame AREUIL, LAURE sa fille, puis M. AREUIL.

MME A.—Je trouve d'habitude que le temps passe vite ; mais il me paraît long aujourd'hui, tellement j'ai hâte de savoir où en est mon pauvre enfant. Sa comédie sera-t-elle jugée favorablement ?

LAURE.—Je suis agitée moi aussi ; je fais mon possible pour me contraindre, sans y réussir, si bien que je me suis piquée plusieurs fois avec mon aiguille.

MME A.—Je n'entends pas de bruit dans la bibliothèque de ton père.

LAURE.—Il est tout à ses études.

M. AREUIL (entrant par la porte à droite.) — Marcel ne tardera pas à revenir.

LAURE.—Je te croyais, papa, tout occupé de tes chères études.

M. A.—On a dit que la constance du sage n'est que la force de renfermer dans son cœur ses agitations ; je ne suis point un sage, mais ma constance n'est pas autre chose que ça.

MME A. — J'entends dans l'escalier des pas précipités.

(Laure va vivement ouvrir la porte à gauche.)

SCÈNE II.

MARCEL.—Ah ! que je suis heureux, ma pièce a été bien accueillie. Le directeur qui ne voit dans tout cela qu'un profit à faire, m'a assuré qu'elle sera du goût du public. Il est trop homme d'affaire pour se tromper. Nous allons atteindre à l'aisance, de là à la fortune, il n'y a qu'un pas.

M. A.—Amen.

MME A.—Pourquoi le décourager ?

M. A.—Le décourager ! Je n'en eus jamais l'idée, mais le rappeler à la réalité. C'est une bonne chose que l'exaltation ; c'est une joyeuse fanfare qui nous anime dans la lutte contre les dures réalités de cette vie, n'est-ce pas mon poète ? mais il ne faut pas qu'elle nous les fasse perdre de vue, sans cela elle gâterait tout.

(On entend un coup de sonnette.)

MARCEL (à part.)—Ah, mon Dieu ! voilà un coup de sonnette qui me fait peur : il me semble que mes créanciers ont eu vent de ma réussite.

M. A.—Tu dis ?

MARCEL.—Je dis que la présence d'un étranger en ce moment me serait bien désagréable. Mais c'est peut-être Louise !....

(Un domestique annonce Mlle Fabri.)

SCÈNE III.

LAURE (allant au devant d'elle.)—Louise que je suis contente de te voir.

(Louise va embrasser Mme A., puis serrer la main à M. A.)

LOUISE.—Bonjour, mon cher maître.

M. A.—Bonjour, mon enfant. Comment est votre tante ?

LOUISE.—Bien ; elle m'a chargée de ses amitiés pour vous tous.

(Louise donne une poignée de main à Marcel qui s'est approché d'elle.)

MARCEL.—Louise je suis enchanté de vous voir. Vous êtes venue prendre Laure pour faire une promenade. Si vous le permettez, je serai des vôtres. Je me sens heureux, j'ai besoin

d'air, de lumière; vos voix argentines et vos frais sourires s'accorderont bien avec ma joyeuse humeur.

LAURE.—Louise ne sait pas encore ce qui te rend si joyeux, regarde-la ouvrir de grands yeux.

MARCEL (à LOUISE.) — Je suis toujours heureux de vous voir; mais aujourd'hui il y a encore autre chose, ce n'est pas seulement votre compagnon d'étude qui est heureux, c'est aussi l'auteur du " Bonhomme."

LOUISE (avec transport.) — Elle a été reçue! j'en étais bien sûre.

MARCEL. – Pourquoi?

LOUISE (embarrassée.) — Pourquoi, pourquoi? .... Est-ce que vous ne m'avez pas dit que nous avons souvent, nous autres femmes, un pressentiment de l'avenir?

MARCEL. — Eh bien, moi je n'étais sûr de rien; aussi ai-je été transporté de joie en entendant les applaudissements. Quelle musique délicieuse font ces mains qui frappent les unes contre les autres! La drôle de chose que le succès! Les gens habiles n'étaient pas là en majorité et cependant tous ces battements de mains avaient pour moi la même valeur.

M. AREUIL (qui les observait tous trois avec bonheur, comme Mme Areuil.) — Tu avais raison de les estimer également. Chez nous, il y a un instinct naturel qui nous rend sensibles à ce qui est vrai et beau. Tout l'art de l'écrivain est de se mettre à l'unisson de ce sentiment naturel, et pour cela, il faut être simple comme la nature. Mais, malheureusement, pour certaines écoles, simplicité n'est pas grossièreté.

MME A. — Que j'aime à t'entendre parler ainsi, mon ami; ça me fait du bien: — (s'adressant aux deux jeunes filles) n'oubliez pas l'heure de la promenade.

LOUISE. — Allons, et au retour, Marcel nous lira le " Bonhomme."

LAURE.— Et nous lui ferons de la musique avec nos mains.

MARCEL. — Allons, rieuse, en route.

SCÈNE IV.

MME A.— Marcel est bien heureux.

M. AREUIL. — Il est dans un ravissant moment de l'existence, c'est comme aux premières lueurs du jour : pour lui tout est fraîcheur sur la terre, dans l'air et dans les cieux.

(On entend un coup de sonnette.)

MME A. — L'autre coup de sonnette a fait tressailler Marcel. Qu'est-ce que celui-ci va nous amener ?

M. AREUIL. — Tu l'avais remarqué comme moi, nos yeux se sont rencontrés.

LE DOMESTIQUE.—Il y a un homme qui demande M. Areuil.

M. AREUIL.— Faites-le monter.

SCÈNE V.

M. PASSOT. — Excusez Monsieur et Madame, je n'avais pas l'intention de vous déranger. Je désire que Monsieur votre fils le sache, je voulais le complimenter sur son succès, car tout le monde en parle.

M. AREUIL.— Vous vous occupez de littérature, M. Passot.

M. PASSOT. — Plutôt de ce qui se passe, Monsieur. Vous comprenez que dans les affaires il ne faut pas se laisser surprendre. Aussi, après la prière du matin, je n'ai rien de plus pressé que de lire mon journal.

MME A. (à part.) — Il est communicatif notre visiteur. (Haut.) C'est-à-dire, M. Passot, que vous vous confiez à Dieu, mais pas au prochain.

M. PASSOT. — Eh ! madame, il faut bien s'y confier, autrement, il n'y aurait plus moyen de travailler.

M. AREUIL. — Seulement, avant de faire une affaire, vous vous recommandez à Dieu et à votre journal.

M. PASSOT. — Et malgré tout nous vivons d'économies à la maison. C'est la confiance qui me met de l'arrière. J'en ai trop tant qu'il s'agit de vendre, et je m'en aperçois une fois que la marchandise est lâchée, mais c'est souvent trop tard.

M. Areuil.—Vous seriez-vous repenti d'avoir eu confiance en mon fils ?

M. Passot.—Oh ! je ne suis pas venu par affaire, je désire que monsieur votre fils le sache bien ; je suis venu pour le féliciter.

M. Areuil.—C'est convenu, mais enfin ?

M. Passot.—Il me doit une couple de cent piastres parcequ'il a été trop honnête, me devant de l'argent, pour s'habiller ailleurs. Et moi j'ai eu confiance en lui parceque c'est votre fils et aussi que je crois à son talent.

M. Areuil.—Votre confiance n'est pas mal placée, soyez-en sûr ; donnez-moi votre compte, je m'en rends responsable.

M. Passot.—Votre fils ne me le pardonnerait pas.

M. Areuil.—Donnez, je l'exige.

M. Passot.—Le voici.

M. Areuil.—Vous n'êtes venu que pour ça ; autrement, auriez-vous mis le compte dans votre poche ?

M. Passot.—Puisque je venais ici ! Ça m'a semblé aussi naturel que d'ôter mon habit pour travailler ; ou de retrousser mon pantalon quand il pleut. Car il faut vous dire que lorsque j'entends tomber la pluie je retrousse mon pantalon, quand même je suis dans ma boutique ; ah ! oui, crainte d'oublier, si je venais à sortir.

M. Areuil.—Vous ferez fortune, M. Passot.

M. Passot.—Dieu vous entende, monsieur !

(Il se retire en saluant M. Areuil. Mme A. est toujours penchée sur son ouvrage. M. Areuil pensif reste debout le compte à la main. Un instant de silence ; puis M. Passot revient bruyamment.)

M. Passot (s'adressant à Mme A.)—Ah ! madame, excusez-moi, je suis parti, comme une bête, sans vous dire adieu. C'est que vous ne faites pas grand bruit, ce n'est pas comme Mme Passot, quand elle est là on le sait de loin.

Mme A. — Vous êtes bien aimable ; mes compliments à Mme Passot.

Scène VI.

Mme A. (Elle va auprès de M. Areuil.)— Cette visite t'a attristé.

M. A.—Oui, elle m'a fait voir que Marcel a manqué de confiance en moi, puisqu'il a fait ce compte à mon insu.

Mme A.—Je ne veux pas l'excuser ; mais il ne faut pas non plus exagérer l'importance de cet acte. Marcel a le défaut commun aux jeunes gens de trop présumer d'eux-mêmes ; et de plus, il a un talent réel qu'il prétend bien changer en une source inépuisable de richesse.

M. A.—C'est de ça que j'ai peur ; j'ai peur que cette disposition à convertir son talent en argent ne rétrécisse ses idées ; et, qu'en l'entraînant dans de folles dépenses, elle ne fasse de lui un mercenaire au service de ses créanciers.

Mme A. (va à la fenêtre.)—Le voilà, il vient accompagné de quelqu'un que je ne connais pas.

M. Areuil (s'approche de la fenêtre.)—C'est le directeur du théâtre où sa pièce a été reçue.

(Mme A. se retire; le domestique annonce M. Raimbois et Marcel.)

Scène VII.

M. Areuil (allant au-devant de M. Raimbois.) — Je suis bien sensible à l'honneur de votre visite.

M. Raimbois.— Je viens vous féliciter sur le succès de votre fils. Il a fait preuve d'un véritable talent ; sa pièce est pleine de naturel et d'entrain ; l'intérêt y croît du commencement à la fin. On ne peut lui souhaiter qu'une chose, c'est de continuer comme ça.

Marcel. — Vous êtes bien bon. Je suis réellement heureux de ce que vous dites de moi à mon père, dont je ne suis que l'élève.

M. Raimbois.—Je vous ai rendu justice, et pour preuve de ce que je dis, je vous offre $30,000 de vos droits d'auteur. Je

voudrais rester avec vous plus longtemps, mais ça m'est impossible. Je suis comme le Juif-Errant, je ne puis pas m'arrêter. Au revoir, Messieurs ; si mon offre vous convient, passez demain matin à mon bureau.

Scène VIII.

Marcel.—Qu'en dis-tu père !

M. A.—Je dis, mon ami, que j'ai vu, l'un après l'autre, deux hommes d'affaires.

Marcel.—M. Raimbois et qui est l'autre ?

M. A.—M. Passot.

Marcel. — M. Passot ! celui-là n'est pas venu offrir de l'argent.

M. A.—Un bon homme toutefois.

Marcel. — Son premier mouvement est celui d'un bon homme, mais le second est celui d'un marchand. Il n'agit jamais sur le premier mouvement. M. Passot est un homme à deux temps: il y a en lui un mélange de bonhomie et de ruse.

M. A.—Tu es sévère envers lui. Il est venu pour te féliciter, il tient à ce que tu le saches ; et comme l'occasion qu'il ne cherchait pas s'est présentée, il a laissé son compte.

Marcel. — Ah ! le coquin ! Il m'avait cependant bien promis....

M. A.—Ne lui en veux pas, c'est moi qui ai exigé qu'il me donnât le compte. Pourquoi t'es-tu caché de moi ? Perds-tu confiance en moi ?

Marcel.—Si je perdais confiance en toi, père, tout en moi s'écroulerait. Non, cher père, je ne suis coupable que d'étourderie : j'ai considéré comme une bagatelle de faire travailler à crédit le bonhomme Passot, mon plus fort créancier.

M. Areuil.—Je respire plus librement. Mais crois-moi, Marcel, évite les emprunts sous une forme ou sous une autre, ce sont des gouffres qui se creusent sans bruit ; et où va bien souvent se perdre tout ce qui eût été le charme et l'honneur de

notre vie. Profite, pour te rendre indépendant, du talent que Dieu t'a donné. L'indépendance élève l'âme, agrandit les idées, rend meilleur ; avec elle, ton talent aura un libre essor.

MARCEL.—Cette offre de M. Raimbois m'a fait entrevoir l'indépendance.

M. AREUIL (souriant.)—Sous quelle forme?

MARCEL.—Sous la forme que prend pour moi tout ce qui tient au bonheur.

M. AREUIL.—C'est Louise que tu as entrevue. Tu sais bien, mon enfant, que votre mutuel amour est une de mes plus grandes joies.

(On entend des rires dans l'appartement de Mme A., à gauche.)

M. AREUIL.—C'est Louise et Laure qui rient.

MARCEL.—Nous avons rencontré M. Raimbois qui m'a dit qu'il venait ici et je les ai quittées pour l'accompagner.

SCÈNE IX.

(Mme A. entre avec Louise et Laure.)

MARCEL.—Ah ! les petites curieuses.

LAURE.—J'aurais bien continué la promenade, mais Louise a voulu revenir.

MME A.—J'en aurais fait autant à sa place.

MARCEL.—Eh bien ! M. Raimbois est venu m'ouvrir la terre promise.

M. AREUIL.—Pour parler plus clairement, il offre à Marcel $30,000 de ses droits d'auteur.

LOUISE.—Vous allez devenir un homme célèbre, Marcel.

MARCEL.—Pourquoi dites-vous cela tristement?

LOUISE.—Dieu demande beaucoup à ceux auxquels il a beaucoup donné.

MME A.—J'éprouve la même impression que Louise, je redoute pour toi les épreuves de la célébrité.

LAURE (à part.)— Je n'aurais pas pensé qu'une offre de $30,000 pût causer tant d'attendrissement.

MARCEL. — Et moi je me sens le courage de tout braver si Louise veut être mon bon ange.

(Louise s'approche de M. Areuil qui l'embrasse sur le front et lui prend la main.)

M. AREUIL. — Louise, vous vous êtes refugiée auprès de moi qui suis votre tuteur et qui fus l'ami de votre père. Depuis sa mort, vous êtes devenue pour nous une fille chérie et pour nos enfants une sœur. Marcel vous aime, son affection de frère s'est changée en amour ; il est honnête homme, je ne puis mieux vous confier qu'à lui : laissez-moi lui donner la main que vous m'avez abandonnée.

(Marcel saisit la main de Louise ; ils se trouvent tous deux entre M. et Mme Areuil.)

LAURE (tout émue.)—Me voilà toute seule.

(M. et Mme Areuil vont à elle et lui prennent les mains.)

MME A. — Si nous pouvions faire un vœu égoïste, nous voudrions, ton père et moi, t'avoir toujours pour nous seuls.

M. AREUIL. — Maintenant, mes enfants, n'oublions pas, dans notre contentement, la bonne tante de Louise. Elle doit trouver que Louise tarde bien à rentrer. Allons ensemble nous faire pardonner notre entraînement et lui demander son consentement.

P. V. BERNARD.

UN VOYAGEUR DANS L'INDE.

M. LE PROFESSEUR HÆCKEL.

(Revue politique et littéraire.)

L'*Hélios* arrive à Bombay, et aussitôt commencent les enchantements du voyageur. Tout le monde ne sait pas que Bombay est deux ou trois fois plus populeux que Marseille : c'est la troisième grande cité commerciale de l'Asie, une de ces villes-champignons comme on en voit aux Etats-Unis, qui croissent et grandissent avec une rapidité étonnante. De ses 800,000 habitants, 8000 seulement sont Européens ; le reste est un mélange de tous les peuples d'Asie, parmi lesquels les

Parsis ou Guèbres sont les plus intéressants. Les Parsis descendent des anciens Perses, qui, après la conquête de leur pays par les mahométans au VIIe siècle, ont refusé d'embrasser la religion du vainqueur et se sont condamnés à un exil volontaire. Ne se mariant qu'entre eux, ils ont conservé la pureté de leur type. M. le professeur Hæckel a été frappé de leur beauté. D'une stature haute et majestueuse, ils effacent toutes les autres races. Leur costume se compose d'un large pantalon, d'une longue soutane en coton blanc, et ils portent sur la tête une haute tiare noire sous laquelle ressort leur figure olivâtre au nez aquilin, leur œil noir, plein d'énergie et d'intelligence. Ils sont à Bombay environ 50,000, et, comme ailleurs les juifs, ils y occupent, par leurs talents et leur activité, une position éminente. Le gouvernement anglais a conféré à quelques-uns d'entre eux le titre de baronnet. Ils sont riches, charitables, et invinciblement fidèles au culte qu'a enseigné Zoroastre. Cette religion naturaliste, fondée sur l'adoration des éléments créateurs et conservateurs, a su toucher l'illustre professeur de zoologie. Quand il voyait, au lever et au coucher du soleil, quantité de pieux Parsis, debout ou agenouillés sur le rivage de Bombay, rendre leur culte à l'astre du jour, il avoue n'avoir pu contempler ces rites religieux sans une émotion intime. "En somme, dit-il, ne sommes-nous pas nous-mêmes, naturalistes des temps modernes, qui reconnaissons dans la chaleur et la lumière de notre soleil la source primordiale de la magnifique floraison de la vie sur notre globe, ne sommes-nous pas héliolâtres ?"

Les rites funéraires des Parsis sont encore plus remarquables que leurs rites religieux. Sur un des points les plus élevés de la crête rocheuse de Malabar, là où le panorama splendide de Bombay se déroule aux pieds du voyageur émerveillé, la communauté des Parsis possède un admirable jardin plein de palmiers élancés et de plantes des tropiques. C'est dans ce pittoresque lieu de repos que s'élèvent les six "tours du silence." Ces tours sont ouvertes à tous les vents, et c'est là qu'on dépose les morts avec accompagnement de chants funéraires. Aussitôt les parents s'éloignent et les oiseaux sacrés d'Ormuzd, des

vautours énormes perchés en nuées innombrables sur les palmiers de Palmyre qui croissent dans le voisinage, accourent et se chargent de donner aux corps la sépulture. Cela, remarque M. Hæckel, semble révoltant aux Européens, qui, dès l'antiquité classique, considéraient comme le plus grand des outrages de livrer un cadavre en pâture aux vautours. Cependant il est probable qu'à l'origine ce mode de sépulture, si conforme à l'indolence de l'homme primitif, a été général dans le monde, car on le retrouve encore dans certaines parties de l'Indo-Chine et dans les régions centrales de l'Amérique du Sud.

L'*Hélios* stationnant quelque temps à Bombay, M. Hæckel en profita pour faire des excursions aux environs. Il faisait chaud : 30 degrés Réaumur pendant le jour, et 25 pendant la nuit. Mais quel aménagement de wagons ! Quelles commodités offertes au voyageur de première classe sur la ligne de chemin de fer entre Bombay et Madras ! Que de moyens protecteurs employés contre le soleil des tropiques ! Doubles toits très saillants sur les côtés ; jalousies et stores verts aux fenêtres : seconds stores intérieurs ; coussins en cuir, frais et commodes ; ventilation ingénieuse, et, qui le croirait ? cabinets de bains dans chaque compartiment, avec des baignoires remplies d'eau fraîche ! Chaque compartiment de première classe se compose de deux spacieux compartiments-salons, et l'on n'a le droit d'y mettre que six voyageurs par salon dans un espace où, en Europe, on en mettrait dix-huit. Trois banquettes, deux en long et une en large, sont placées dans chaque salon ; pour la nuit, on en place trois autres au-dessus et on obtient ainsi six lits bien plus larges et bien plus confortables que ceux des bateaux à vapeur. On peut parfaitement apporter sa malle dans le compartiment, la déballer, se promener sans gêner ses voisins, et contempler le paysage à travers la double rangée de fenêtres du wagon.

Ce paysage ravissait notre voyageur. Les cocotiers avec leurs frémissants panaches, les bananiers d'un vert tendre, les bambous élancés étaient nouveaux pour ses yeux d'Allemand. Il admirait plus encore les palmiers de Palmyre, couronnés de

fleurs, le figuier sacré de l'Inde, le banyan, dont le tronc puissant se ramifie inférieurement en un réseau d'énormes racines enchevêtrées, tandis qu'un autre faisceau de racines aériennes tombe d'une voûte de feuillage et se dirige vers le sol qu'elles tâchent d'atteindre pour s'y implanter; puis les parasites étreignant les parasites et s'étouffant les uns les autres, forme saisissante de la lutte pour l'existence, enchantaient le darwinien.

La race hindoue excitait aussi son admiration. Si chez elle la vieillesse est précoce et défigure promptement le type, l'enfance et la jeunesse sont douées d'une beauté délicate, parfaitement en rapport avec l'idéalisme de l'Inde. Les Hindous sont petits et chétifs, mais leurs formes sont extrêmement élégantes, et, comme ils sont à peu près nus, on croirait, à les voir si sveltes, avec leur peau couleur café, avoir sous les yeux une collection de bronzes florentins. Les enfants surtout sont ravissants, et dans les campagnes ils vont absolument nus jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans.

Nous ne suivrons pas le voyageur dans toutes ses excursions autour de Bombay. Quelques-unes l'ont conduit fort loin, et chaque fois il en rapportait de nouveaux trésors. C'étaient des lézards à peau tachetée; des grenouilles vertes dont la voix argentine tintait comme une clochette; des fourmis de toutes grosseurs et de toutes couleurs, rouges, noires, blanches; des araignées gigantesques dont le corps mesurait six centimètres et les pattes dix; des chauves-souris énormes appelées dans le pays renards-volants, appartenant à un groupe très curieux de chauves-souris frugivores; des scorpions longs de quinze centimètres, "si nombreux qu'en une heure j'en pouvais, dit-il, réunir une demi-douzaine;" des serpents surtout, à lunettes, à sonnettes, de toutes espèces et de toutes couleurs, parmi lesquels l'élégant serpent-fouet, le serpent ornemental. Tout cela le rendait le plus heureux homme du monde. Mais ce n'était pas précisément pour étudier la faune terrestre qu'il était venu aux Indes; c'était surtout pour y chercher dans les profondeurs de l'Océan les merveilles de la faune marine, et, pour cela, il élut domicile dans les eaux de Ceylan.

Élire domicile dans l'eau, cela paraît une phrase ridicule, et cependant rien n'est plus vrai. M. le professeur Hæckel ne se contente pas, en effet, de prendre à son service des pêcheurs de madrépores et de coraux : il veut contempler lui-même, vivants ou végétants, ces admirables jardins sous-marins. Depuis l'expédition du *Challenger* et les autres campagnes de sondages entreprises dans ces dernières années par les Anglais, on sait que les profondeurs de l'Océan, aussi loin qu'on a pu les explorer, c'est-à-dire jusqu'à 8000 mètres environ, sont peuplées d'une foule d'animaux appartenant aux classes les plus diverses, et ornées d'une flore qui varie avec l'altitude, comme varie sur terre la flore terrestre. Le savant n'avait point à sa disposition de cloches de plongeur qui lui permissent de faire des descentes profondes ; mais il sut s'exercer à nager entre deux eaux, à y tenir les yeux ouverts et à se promener pour ainsi dire dans les jardins sous-marins de coraux comme d'autres se promènent sur terre. Ce qu'il vit là suffirait à grossir d'un volume les *Contes des Mille et une Nuits.* Il remarqua d'abord que la faune marine de Ceylan est proche parente de celle de la mer Rouge, qui a fourni la matière de ses leçons populaires sur les *coraux d'Arabie ;* mais bientôt il découvrit qu'elle est beaucoup plus riche en formes organiques : " En dépit, dit-il, des traits de ressemblance, je ne tardai pas à trouver aux bancs de coraux de l'océan Indien une physionomie particulière. Tandis que ceux de Tur se distinguent par des tons chauds et colorés d'orange, de jaune, de rouge, de brun, c'est au contraire la couleur verte, avec les gradations et les nuances les plus variées, qui prédomine dans les jardins de coraux de Ceylan." Ceylan est, comme l'Irlande, une île éternellement verte. Non seulement un tapis de verdure d'une fraîcheur éclatante la recouvre presque toute l'année, mais encore les animaux des différentes classes qui la peuplent sont en grande partie colorés de vert : oiseaux, lézards, papillons, scarabées se distinguent par le vert brillant de leur robe. C'est un exemple de la sélection homochrome de Darwin.

LÉO QUESNEL.